



*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée N. 25.*

*Robe de Percale garnie en Mousseline formant Tablier.  
Chapeau de Paille d'Italie orné de Rubans.*



# PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois . . . 9 fr.  
pour six mois . . . 18  
pour l'année . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-libr. du Journal, rue  
St.-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

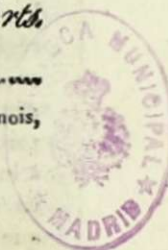
Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

TROISIÈME ANNÉE. — DÉPART DU PETIT COURRIER.

Clic, clac... clic, clac... Mais qui peut donc arriver aussi tard! dit, avec un mouvement d'impatience, la jeune M<sup>me</sup>. de Saint-Léon... Seule, retirée au fond de ses jardins, de tendres rêveries occupaient doucement les pensées de la jeune femme : elle soupirait, elle espérait, elle attendait peut-être!... Mais celui que son cœur désirait ne pouvait



que silencieusement diriger vers elle sa marche mystérieuse...; et ce bruit, ce *clic*, *clac* d'un fouet de postillon annonçait l'arrivée d'un étranger. Au même instant, au détour d'une allée, elle aperçoit un jeune enfant. A sa démarche légère, à sa figure mutine, on aurait pu facilement le prendre pour l'Amour; mais, au lieu de flèches, son carquois ne contenait que des rubans et des fleurs; au lieu d'être ceint d'un épais bandeau, son joli front n'était couronné que de roses. Aimable enfant, lui dit M<sup>me</sup>. de Saint-Léon, qui t'a conduit auprès de moi? Sans doute tu t'es égaré dans ta route? Sans guide, sans appui, où vas-tu donc porter tes pas?... — Moi, sans guide! sans appui! ah! Madame, quelle erreur est la vôtre, répondit le gracieux enfant: le génie, les arts et la beauté, veillent sans cesse sur ma destinée; le Dieu du Goût règle toutes mes actions, et les Grâces s'intéressent à mes succès. Partout elles m'accueillent, me flattent, m'encouragent. Messager de leurs jolis caprices, depuis deux ans je parcours le monde, et, tous les cinq jours, je viens déposer à leurs pieds un tribut digne de leur plaisir, puisqu'il peut encore ajouter à leurs charmes; et c'est au nom de vos sœurs que je viens près de vous, Madame, solliciter aussi votre suffrage. En un mot, vous voyez en moi... *le petit Courrier des Dames*.

« La louange chatouille et gagne les esprits.

» Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix. »

M<sup>me</sup>. de Saint-Léon en donna la preuve. Plus séduite encore peut-être par le compliment que par la gentillesse des manières du jeune enfant, elle accueillit très-bien le petit flatteur: le naïf orgueil du présomptueux étourdi plut à sa vive imagination. Bientôt un sentiment de curiosité l'engagea à faire quelques questions à notre espiègle voyageur. Vous, lui dit-elle, vous qui pénétrez dans les boudoirs mystérieux des femmes les plus élégantes; vous qui présidez, ou, pour mieux dire, ordonnez ces toilettes délicieuses où toutes les inventions du luxe viennent favoriser la recherche de la coquetterie, vous devez être parfois témoin de mille extravagances plus bizarres les unes que les autres? Racontez-moi donc quelques-uns de ces traits caractéristiques qui peignent si bien la folie et l'inconstance de nos goûts?—Eh! quoi, Ma-



dame, moi je divulguerais ainsi les secrets dont je suis dépositaire, ou ceux même que le hasard pourrait me faire surprendre... Ah! ce serait tromper la confiance que j'inspire à mes charmantes protectrices. En ruses de guerre comme en ruses d'amour et de coquetterie, la discrétion, vous le savez, Madame, est le premier mérite de celui qui attaque, comme de celui qui se défend. Trahir le mystère dont les femmes aiment souvent à envelopper leur conduite, montrerait plus de déloyauté que de franchise. Je connais le goût, le caractère des dames, et jamais un *indiscret* ne pourrait, je crois, réussir auprès d'elles. Aussi, je saurai toujours respecter leurs secrets. Mais j'ai puisé dernièrement, dans une brillante société, des nouvelles importantes, dont je cours faire part à celles qui, depuis long-tems, ont daigné m'accueillir avec intérêt. En vous voyant si jeune et si jolie; en admirant vos grâces, votre tournure charmante, et, surtout, cette toilette qui joint, au goût le plus exquis, la simplicité la plus élégante, je sens que les instructions que je pourrais aujourd'hui vous transmettre, acquerraient un nouveau mérite si elles étaient suivies par vous; aussi, vais-je vous faire part qu'au moment de quitter Paris, le hasard m'ayant conduit chez M<sup>me</sup>. H..., l'une des couturières les plus renommées de la capitale, je vis chez elle une quantité de robes délicieuses préparées pour une jeune et riche nouvelle mariée.

Une de ces robes était en moire rose; le corsage n'offrait rien de nouveau dans sa forme, sinon qu'une quantité de blondes, placées sur trois rangs, traversait la taille en forme de cœur. Les manches, très-courtes, étaient également garnies de blondes. Des manches longues, en tulle rose, sur lesquelles étaient placés, de distance en distance, des rouleaux de satin rose, posés en chevrons, faisaient partie de cette toilette, et pouvaient s'adapter à volonté. La ceinture, comme toutes celles que l'on voit à présent, pour les robes habillées, n'avait qu'un nœud formé de trois ou quatre coques très-courtes. La garniture se composait d'une quantité de larges feuillages de la même étoffe, posés en biais croisés.

D'autres robes en soie étaient en gros de Naples broché, en paupeline; et celles qui étaient en couleur négligée, telles



que, bois pâle, bleu évêque, avaient des corsages à l'enfant, et, de plus, un spincer de même couleur qui pouvait s'adapter avec. Ces spincers n'avaient d'autres ornemens que des brandebourgs plus ou moins recherchés. La garniture de ces robes se composait de biais placés sur cinq rangs, soit en festons, soit en pointes. — Une robe en mousseline, fond petit semé d'amandes, brodées au plumetis, avait au bas du jupon cinq rangs de bouquets brodés en points à jour. Chacun de ces bouquets était surmonté d'un petit volant en mousseline brodée, formant le croissant. Le corsage et les manches étaient couverts d'une quantité de petits volans en dentelle. Une partie des autres robes négligées, qui composaient ce trousseau avait des corsages faits en blouse. Plusieurs redingotes du matin étaient en perkale ou jaconas, ayant trois ou quatre pelerines formant carrick. Ces collets et le tour de la robe étaient garnis d'une petite valenciennes extrêmement fine.

— Les fichus en blonde, tulle et dentelle, continuent à se porter. On en voit quelquefois fixés, autour du cou, par un large ruban, qui laisse dépasser deux doigts de fichu formant garniture vers le haut. Les pointes du devant s'attachent à la ceinture, et viennent se mêler aux chaînes et aux bijoux dont on continue toujours à orner le devant de la taille.

— On porte aussi beaucoup de collets séparés qui s'attachent sur des blouses ou des robes montantes, au moyen d'un ruban de couleur qui forme un gros nœud sur la poitrine.

— En voyant que la sparterie était décidément l'étoffe adoptée pour les chapeaux, les modistes cherchent à se distinguer que par la forme qu'elles leur donnent. Aux têtes rondes, viennent de succéder des têtes carrées, forme capote. D'immenses nœuds en gros de Naples ou en larges rubans de deux nuances, mais de la même couleur, telle que jaune bouton d'or, et jaune serin, etc., ornent le devant de ces chapeaux. Au lieu de biais de sparterie, placés en rouleau sur le bord des chapeaux, quelques-uns n'ont qu'un ruban de demi-largeur placé en dedans et bordant le dessous de la passe. Quelques têtes des chapeaux en gaze sont tailladées, sur le devant, de manière à laisser sortir une certaine quantité de coques en rubans, très-rapprochées les unes des autres.

— On voit quelques souliers écossais et même d'autres en piqué bariolé, comme les gilets que portent les hommes.



— Plusieurs élégans ont les breloques de leur montre supportées par une tête de bélier en or, qui tient dans sa bouche l'anneau où elles sont réunies; d'autres fois c'est une main en or qui serre l'anneau où sont passées les breloques.

## VOULEZ-VOUS RIRE? VOULEZ-VOUS PLEURER?

UN de mes cousins, habitant fidèle et maire de Clamecy, éprouvant à cinquante ans le désir tardif de visiter la capitale, m'écrivait ces jours derniers pour que je lui donnasse, sur la grande cité, des notions qui le déterminassent à s'éloigner, pour la première fois, de sa ville natale. Si j'en crois, me disait-il, les récits de la femme de notre juge de paix, madame Orange, Paris est le séjour de l'abondance, des plaisirs et de la gaieté; partout on y voit des gens heureux et contents. On ne saurait y faire un pas sans rencontrer des lieux de réjouissances, des escamoteurs, des sauteurs, des chanteurs qui vous amusent. Cette peinture est-elle fidèle? Si j'entreprends le voyage de Clamecy à Paris, c'est pour déposer quelques instans l'écharpe municipale, et me distraire des travaux administratifs de ma commune, qui n'offrent rien de bien plaisant. Enfin, si je viens à Paris, c'est pour récréer mes yeux, égayer mon esprit, et recueillir d'utiles observations pour l'amélioration de l'industrie, de l'enseignement et des mœurs de mes administrés.

Le récit de M<sup>me</sup>. Orange, lui répondis-je, est celui d'une femme qui n'a fréquenté que quelques gens aimables, et qui n'a visité que les spectacles, les bals, les promenades, les jardins publics et les marchandes de modes. Mais moi, Parisien dans toute l'étendue du mot, je vous dirai, pour achever le tableau commencé par M<sup>me</sup>. la juge de paix, que Paris est le pays de la terre où l'on trouve réunis tous les extrêmes, en bien comme en mal. C'est la ville où l'on compte le plus d'édifices somptueux, de monumens ridicules et de masures misérables; le plus de vertus et de vices; le plus de savans et d'ignorans; le plus de sages et de fous; le plus d'égoïstes, de méchans, de jaloux et de philanthropes; de philosophes et d'indifférens. Nulle part on ne voit autant d'oisifs, de charlatans, de fripons et de dupes; autant d'incrédules et de su-



perstitieux. Dans aucune ville, les yeux ne sont davantage frappés du contraste choquant du luxe et de la misère, de l'abondance et de la disette. Enfin, et vous aurez peine à le croire, Paris est encore une vaste scène où l'on voit des acteurs de tous genres, quêter, pleurer, chanter, danser pour payer les dettes d'un roi de théâtre ou l'équipage d'une vestale de coulisses, ou bien encore, pour secourir les victimes d'une faillite, les incendiés qui ne se sont pas fait assurer; etc. etc.

En venant à Paris, vous ne voulez que rire et vous amuser; mais vous y trouverez, tout à la fois, cent sujets de pleurer et de rire.

Voulez-vous rire? écoutez ce petit vieillard qui voudrait voir le siècle rétrograder vers ce tems des indépendances féodales, dont la charte a judicieusement consacré l'abolition. Voulez-vous pleurer? écoutez ces jeunes apôtres des révolutions, dont l'inexpérience ne prévoit pas les calamités.

Voulez-vous rire? écoutez ce nouvelliste affairé, qui se croit initié aux secrets de l'état, parce qu'il connaît le valet-de-chambre d'un ministre. Voulez-vous pleurer? voyez ces jeunes femmes, auxquelles l'esprit de parti enlève leurs plus douces prérogatives, négliger le soin de leurs ménages, répandre la calomnie sur leurs parens, leurs amis, et prononcer, avec un sourire farouche, l'emprisonnement ou l'exil.

Voulez-vous rire? entrez dans ces jardins où se portent en foule, le dimanche, d'honnêtes artisans; voyez-les rire et sauter au son d'un aigre violon, et oublier, en buvant bouteille, les soucis de la veille et les pénibles travaux du lendemain. Voulez-vous pleurer? pénétrez dans ces salons, ou plutôt dans ces repaires affreux, où, d'un tour de roue, d'un revers de carte, dépendent souvent la fortune, l'honneur et la vie des victimes d'une passion funeste.

Voulez-vous rire? assistez à la représentation d'une tragédie en l'absence de Talma et de M<sup>lle</sup>. Duchesnois. Voulez-vous pleurer? courez à la Gaîté ou à l'Ambigu-Comique vous attendre sur les infortunes d'une héroïne de mélodrame.

Voulez-vous rire? écoutez cette femme qui se croit l'héritière du génie de M<sup>me</sup>. de Staël, de l'esprit de M<sup>me</sup>. de Genlis et de la sensibilité de M<sup>me</sup>. Cottin. Elle vante à tout propos son éducation, sa vertu, sa franchise; elle entretient tout le monde de ses succès littéraires; elle cite avec orgueil



M. le Comte, M<sup>me</sup>. la Duchesse, qu'elle nomme ses amis et qu'elle fait ses prôneurs... Voulez-vous pleurer? connaissez-là.

Voulez-vous rire? observez aux spectacles, dans les promenades, ces femmes dont on admire l'élégance, la grâce et la tournure; voyez les sourire à cette nombreuse cour d'adorateurs. Voulez-vous pleurer? allez trouver leurs maris, vous les entendrez maudire leurs chaînes et gémir sur le lit nuptial qu'ils sont réduits à vendre pour payer les créanciers.

Voulez-vous rire? parcourez les œuvres romantiques d'un noble lord et d'un noble vicomte. Voulez-vous pleurer? lisez ces feuilles quotidiennes, où des écrivains mercenaires rabaisent et dénigrent notre siècle, notre nation et notre gloire.

Voulez-vous rire? regardez au café de *Paris* ce jeune élégant qui agit avec grâce la flamme diaprée d'un punch qu'il savoure avec délices. Voulez-vous pleurer? suivez-le à son sixième étage, vous le verrez souper des restes d'un pain sec et dur. S'il se déshabille, vous apercevrez, sous les plis onduleux de son ample cravate, une chemise en lambeaux....

Voulez-vous rire? parcourez ces riches magasins éclairés au gaze hydrogène; admirez la brillante tenue des auneurs de mousseline; contemplez ces filles de comptoir si riantes, si moqueuses, si agaçantes. Voulez-vous pleurer? jetez un coup-d'œil furtif sur la caisse.

Voulez-vous rire? entrez chez ce jeune docteur; voyez comme il admire dans une glace sa face bouffie, son chapeau de paille et son large pantalon; écoutez comme il parle à tort et à travers de la politique; avec complaisance, de ses bonnes fortunes; avec orgueil, de son riche mobilier qu'il doit encore... Voulez-vous pleurer? approchez du lit de ses malades.

Cette esquisse, faite à la hâte, était susceptible de plus d'extension; mais j'ai pensé qu'elle donnerait suffisamment, à mon très-honoré cousin, le maire de Clamecy, une idée morale de notre grande ville. Toutefois, s'il n'en trouvait pas les détails suffisants, je m'engage à lui en fournir de nouveaux, et, avant de les lui adresser, d'en faire part à mes lectrices, en les suppliant de m'indiquer les erreurs ou les omissions dont je me serais rendu coupable.

*Le cousin PINSON.*



## VARIÉTÉS.

LE trait suivant a fait le sujet de toutes les conversations de Cracovie :

Une veuve estimable, d'un âge très-mûr, faisait administrer ses biens considérables, situés dans les environs de cette ville, par un jeune homme qui, par son activité, sa droiture et sa fidélité, lui donnait, depuis plusieurs années, des preuves d'un véritable dévouement à sa personne et à ses intérêts. Voulant lui marquer, de la manière la plus distinguée, son estime et sa reconnaissance, elle lui offrit sa main et son cœur, et elle vivait avec lui, depuis cinq ans, dans la plus heureuse union. Dernièrement, elle lui annonce qu'elle ne peut tarder plus long-tems à lui faire une proposition, et qu'elle exige qu'il l'acceptera, en remplissant un désir dont l'accomplissement lui tient fort au cœur. Le mari ayant fait la promesse qu'on lui demandait, quel fut son étonnement en entendant la proposition suivante :

« Mon attachement et mon estime n'ont fait que s'accroître pendant les cinq années de notre union; je veux mettre le comble à ma reconnaissance. J'ai plus de cinquante ans; tu en comptes à peine trente; je devais être plutôt ta mère que ta femme. Il faut que tu jouisses d'un bonheur qui t'est dû: celui d'avoir une femme d'un âge assorti au tien, et des enfans que je ne puis te donner. Consens à notre divorce, et choisis une jeune femme, je te cède la moitié de ma fortune. Ne me refuse pas, je serai amplement dédommée de mon sacrifice, par la satisfaction d'être témoin de ton bonheur et de celui de ta famille ».

L'époux, après s'être long-tems défendu en vain d'accéder à une aussi étrange proposition, l'a enfin acceptée avec une reconnaissance proportionnée au bienfait. Il vit maintenant avec une jeune épouse que sa première femme l'a aidé à choisir; et celle-ci, loin de se repentir de sa résolution, jouit de la satisfaction d'avoir fait le bonheur d'un couple qui a pour elle une vraie tendresse filiale.

*A ce Numéro est jointe la planche 145.*